

# e\_atelier 9

au temps du Covid

2020 ∫ 2021

Groupe du mercredi  
17 mars 2021

## Elle est où la justice ?



**Faut encore qu' ça tombe sur moi !**

Je suis content de t'avoir au téléphone ! J'avais peur qu'tu me rappelles pas. Non, ça va pas trop. Je suis embringué dans un vrai sac de nœud, j'sais pas comment je vais m'en sortir. Ok. J' te raconte.

C'était à peu près y a un an, mon père m'avait laissé les clés de sa voiture pour chercher la commande de jus de fruit. On était en train de préparer une fête pour le bac de ma sœur. Lui, il voulait préparer la salle avec ma mère. Il m'a dit qu'on se retrouverait à la maison après. Mais au moment de partir, ma sœur débarque. Elle aurait pas dû rentrer si tôt. Elle ne devait pas savoir qu'on préparait qu'chose pour elle.

Alors, j' lui ai dit que j'devais aller chercher de l'essence et je lui ai demandé si elle voulait venir avec moi. Tu comprends, c'était pour pas qu'elle sache qu'on allait faire une fiesta pour elle. Mais, elle a demandé qu'on passe voir sa copine. Après, toutes les deux, elles avaient envie de faire un tour et, comme ma sœur avait réussi son bac, pour son cadeau, elle a voulu que je lui passe le volant. Moi, j'ai pensé que ça irait. Comme elle faisait la conduite accompagnée avec mon père, ça aurait dû passer. Le problème, c'est qu'elle a fait un accident, on a embouti trois voitures et sa copine s'est retrouvée à l'hosto avec un trauma crânien et deux cotes cassées. Heureusement, nous on n'avait rien. Mais le père de la copine a porté plainte contre ma sœur et moi. Surtout contre moi, parce qu'il disait qu'j'étais responsable parce que ma sœur, elle, n'avait pas encore le permis. J'te dis pas la colère de mon père qu'avait plus de bagnole. Tu vois, j'ai tout fait pour faire plaisir à tout le monde et ça r'tombe sur moi. C'est pas juste. Depuis, j' pense qu'à ça et j'ai peur. On a dû prendre un avocat. Je ne comprends pas trop ce qu'il m'raconte. Il veut que je plaide coupable. Sinon il m'a dit que je risquais gros. J'suis mort de trouille. C'est pour ça qu'je t'ai appelé, il faut qu'tu m'aides. Comme je sens que mon procès va pas tarder, je voudrais ton avis. Est-ce que tu penses pas que ce serait plus malin pour moi de plaider coupable ? Attention, crois pas que j'ai fait quoi que ce soit dans ce truc. Je suis innocent plus que jamais. Mais comme je sais que les juges ils ont la tête tordue, je me dis que toi, peut-être, tu aurais une idée à me donner. Je veux pas dire par là que toi, t'as aussi le casque vrillé, c'est pas ça du tout, mais comme t'es malin, que tu calcules tes coups, je me disais que tu avais un avis.

Danièle J

## Coupable - non coupable

Mais qu'est-ce que tu fichais dans ce hangar à une heure pareille ?

Ben rien, justement. Je revenais de l'usine. La nuit tombait ; enfin, y manquait déjà un bout de lune. J'étais crevé. J'avais vissé les mêmes écrous de 12 pendant sept heures d'affilée avec une pause de deux fois dix minutes, comme d'hab... Alors c'est sûr que quand je suis passé devant ce hangar avec toutes ses lumières qui clignotaient, je me suis dit qu'y avait peut-être quelque chose à y faire. Un truc sympa qui me changerait les idées... Genre, une petite sauterie improvisée par deux ou trois gaillardes dans des meules de foin...

Mais t'es vraiment dingue toi !

Non, juste un peu naïf. Je me suis pas méfié... J'ai poussé la porte et là, j'ai vu la boule lumineuse dans tout le plafond, tu sais le *boscope* comme ils disent, celui qui voit ce qu'on peut pas voir et tourne ses facettes dans tous les sens pour rien louper et pis aussi l'ampli qui crachait son bruit. Bref, une ambiance de *ouf*... Enfin tu vois bien, quoi ...

Ben non, justement, je vois pas franchement...

Bah... Y avait juste cette fille étendue sur la paille. Une fille toute seule, belle comme une émeute, avec des yeux de panda et une jupe au ras des fraisiers. Même qu'elle bougeait pas. Remarque, peut-être bien qu'elle essayait quand-même de choper de l'air mais à ma connaissance, y avait plus *d'eau-qui-gêne* qui circulait dans ses poumons. Je sais pas où étaient les autres gens... Alors bon, moi tu me connais, je me suis approché. J'ai cru d'abord qu'elle était saoule comme la Raoulette après trois bières, tu sais la copine de Emma Üss... Mais là, manque de bol, elle respirait plus...

Oui mais qu'est-ce qui t'a pris de te barrer après ? T'avais fait ton dangereux ?

Ah ben ça, la question est vite répondue ! Et me regarde pas comme si j'étais une fiente sur tes fausses *Ray-ban* ! J'ai juste eu la trouille, tu comprends... La trouille qu'on m'accuse. Je suis quand même pas si bête, hein, j'ai lu un peu le *ZOLA*, tu sais le mec qui accuse... Enfin, ce que la Raoulette m'en a raconté, du temps où elle faisait la lecture au petit vieux de la rue des Mimosas, tu sais pour se faire un peu de tunes...

Ouais... Sauf que c'est quand-même ce qui t'es arrivé une semaine après... T'as été accusé !

Bon OK mais ça, c'était pas franchement prévu, t'as qu'à voir...

Ben justement je vois toujours pas...

Ouais mais t'as qu'à piquer des *Ray-ban* plus récentes aussi, mec ! Au lieu de faire ton rusé. Comment que je pouvais savoir moi ? Que y aurait un mec qui matait derrière le hangar au même moment, hein ? Et qu'il se présenterait comme témoin en parlant de moi... C'était un beau parleur. Les flics l'ont cru tout de suite, ils ont fait un *portrait-rabot* et lancé un *navire de recherche*, rapport à *l'eau-qui-gêne* qui avait manqué. Mais ça tu sais, je t'avais déjà raconté... Et la Raoulette a reconnu ma tronche dans le dessin du journal et a pas pu s'empêcher de faire son intéressante avec les flics. C'est comme ça que je me suis retrouvé au trou. *Écroué*, ils m'ont dit. Je te parie qu'ils en ont profité parce que je bossais dans les écrous, c'est des vicelards, je t'assure. Et maintenant j'ai besoin de toi pour me sortir de là parce que mon avocat *commis d'orifice* vaut pas un pet de lapin et domine pas grand-chose... À part me dire qu'il est pas sûr de pouvoir me sortir du trou. Tu vois, niveau *binz*, on est au max là !

Mais tu crois quoi ? Je suis pas magicien moi !

Mais t'es un bricoleur Emile. Alors arrête de penser l'inverse du contraire ! C'est pas pour rien que tu travailles chez *Merlin*, *LEROY* des enchanteurs depuis 20 ans... Tu vas me trouver un truc. *Une visen pleine forme* comme ils disent... Comme pour les écrous, y a pas de raison. Parce que, du coup, moi, je suis plus sûr de rien, tu comprends. Je me sens un peu paumé. J'ai des vieux flashes, parfois... Même que je sais même plus si j'étais dans le hangar. Je vois une lumière qui s'allume, qui s'éteint : j'y étais, j'y étais pas. Ça clignote dans ma tête, ça débite, ça se bouscule grave. Je crois que j'ai dû boire un truc là-bas... Enfin, je sais plus... Merde, Emile, souviens-toi quand on était mômes... On a toujours été la crotte sous la semelle de la même savate. Tu vas pas me lâcher maintenant, quand-même...



Alors voilà :

*Je voudrais ton avis. Est-ce que tu penses pas que ce serait plus malin pour moi de plaider coupable ? Attention, crois pas que j'ai fait quoi que ce soit dans ce truc. Je suis innocent plus que jamais. Mais comme je sais que les juges, ils ont la tête tordue, je me dis que toi, peut-être, tu aurais une idée à me donner. Je veux pas dire par là que toi, t'as aussi le casque vrillé, c'est pas ça du tout, mais comme t'es malin, que tu calcules tes coups, je me disais que tu avais un avis...*



CH

Je comprends pas vraiment pourquoi je suis ici. Tu peux me le dire toi, l'idéaliste ? Depuis un an tout est chamboulé. La guerre contre les Prussiens, l'Empereur encerclé qui se rend avec son armée, la République est proclamée, les envahisseurs assiègent Paris. Ils nous bombardent pendant des semaines, notre immeuble tremble, mais ne s'effondre pas. Nous avons très faim, nous avons très froid. Nous mangeons tous les animaux de la ville, jusqu'aux pensionnaires du jardin d'acclimatation. Nous coupons les arbres de nos rues, de nos jardins, pour nous chauffer. Les prix augmentent, l'activité économique diminue. L'hiver est rude, très rude. Les gens meurent par centaines. Est-ce qu'ils ont oublié tout cela ? Mais nous tenons, nous. Par contre notre nouveau gouvernement cède. Comble de l'humiliation, l'armée de Bismarck parade dans Paris, passe sous l'Arc de Triomphe, puis s'installe pas loin de nos murs. Enfin la guerre est finie. Je pense que nous allons pouvoir vivre comme avant. Mais non, un peu plus de 15 jours après le départ des Prussiens, les tensions reprennent.

Pourquoi je suis enfermé avec toi et tous ces gens. J'ai fait qu'aider à reconstruire, réparer, travailler, soigner. J'ai à nouveau faim, je me sens malade, je suis épuisé. Suis-je encore un homme à leurs yeux ? Et toi qui me parle d'une vie meilleure. Il y a deux mois, tu me dis que nous allons bâtir une société démocratique et sociale. L'Assemblée Nationale majoritairement composée de monarchistes, le gouvernement et les généraux ayant fui à Versailles, nous pouvons vivre notre rêve de liberté. Durant les premiers jours, en effet, dans notre quartier les habitants sont heureux, la joie se diffuse dans les rues. Le printemps égaie les places et jardins. On replante des arbres. La vie redevient lentement vivable. Tous les matins nous sifflons en allant au travail. Les ateliers reprennent doucement leur activité. Tu m'expliques comment nous allons devenir les propriétaires associés de notre outil de travail. Toi le typographe, moi le cordonnier nous serons impliqués dans la gestion de nos entreprises. Tu me vantes le décret communal qui sépare l'église de l'état. L'enseignement de nos enfants sera plus sous la coupe des congrégations religieuses. Tout semble simple avec toi. Tu m'enivres avec tes belles paroles. Il est vrai que cela me change des anciens discours. Le soir, tu participes aux réunions, tu débats. Tu es élu à la mairie de l'arrondissement. Moi je rentre sagement. Je me vois un avenir radieux.



Regarde où nous sommes. Des dizaines entassées dans une petite pièce graniteuse, sous la surveillance de gardiens qui nous méprisent, nous haïssent. Sûr que ces matons ont pas inventé l'eau chaude. En ce mois d'avril, les jours passent agréablement, tout va de mieux en mieux. Jusqu'au jour où une barricade puis deux sont érigées dans notre rue. La situation devient préoccupante lorsque les membres de la garde nationale abandonnent leur travail pour se positionner sur ces défenses de fortune. Puis mi-mai vient le bruit de la bataille. Tu désespères, tu maudis cette armée de Versailles qui progresse pour réduire à néant ce projet d'une société fédérale. Tu pars défendre la Commune. Moi j'attends. Le lendemain matin, la fusillade commence toute proche, des hommes, des femmes et des adolescents s'opposent à l'avance des soldats. Je vois le premier homme s'écroulé, touché à la tête. Une femme perd l'équilibre, chute puis se traîne péniblement jusqu'au pied de mon immeuble, une balle lui ayant traversé la cuisse gauche. Je la relève et la porte jusqu'à mon appartement pour la soigner. Les morts et les blessés affaiblissent les capacités défensives de la barricade. J'héberge une deuxième victime. Avant que je puisse sauver un autre combattant, les soldats prennent le dessus. Horrifié, je les vois achever les blessés et fusiller tous les prisonniers pris les armes à la main. Puis ils poursuivent leur criminelle progression.

Tu entends, ceux qui reviennent du tribunal. Il y a pas assez de place dans les prisons, tellement nous sommes nombreux. Nous serons emprisonnés sur des bateaux réformés, dans de vieux forts. Certains seront même déportés à l'autre bout du monde ; d'autres iront aux travaux forcés. J'ai peur. Tu dois absolument savoir. Le lendemain de la défaite, les militaires fouillent tous les appartements de la rue. Ils me trouvent avec les deux blessés. Nous sommes emmenés dans la rue, ils abattent les deux blessés après un jugement sommaire. Elle était couturière, lui passementier. Combattant de la commune égale condamnation à mort. Après avoir vérifié que je porte pas de trace de poudre, ils me poussent rudement avec d'autres jusqu'à un grand jardin dans lequel ils nous obligent à creuser une immense fosse. Ensuite nous allons ramasser les morts que nous trainons, puis jetons dans cet immense trou. Au six centième corps, j'arrête de compter. Je pleure car j'en connaissais beaucoup. Ensuite, nous partons pour le camp de Satory. Pendant notre longue marche, les bourgeois et les notables nous insultent, nous frappent, nous crachent dessus, nous lancent des pierres, sous le regard amusé de nos gardes. Durant le trajet, un général stoppe notre colonne puis ordonne à tous ceux qui ont les cheveux blancs de sortir des rangs, il les fait aligner le long d'un mur, puis donne l'ordre de les abattre. Pourquoi ils tuent les anciens ? Pourquoi ils emprisonnent des artisans, des commerçants, des ouvriers ? Pourquoi tant de haine ?

Comment as-tu fait pour échapper à la mort ? Trois semaines que nous moisissons ici dans l'humidité, la puanteur et la saleté. Je viens d'apprendre qu'une lettre de dénonciation anonyme m'accuse d'avoir participé à la destruction de la colonne impériale place Vendôme. C'est faux, j'ai rien détruit. Mon métier est de fabriquer et de réparer des chaussures. Qui peut vouloir me nuire ?

*Comme je sens que mon procès va pas tarder, je voudrais ton avis. Est-ce-que tu penses pas que ce serait plus malin pour moi de plaider coupable ? Attention, crois pas que j'ai fait quoi que ce soit dans ce truc. Je suis innocent plus que jamais. Mais comme je sais que les juges, ils ont la tête tordue, je me dis que toi, peut-être, tu aurais une idée à me donner. Je veux pas dire par là que toi, t'as aussi le casque vrillé, c'est pas ça du tout, mais comme t'es malin, que tu calcules tes coups, je me disais que tu avais un avis.*



C'est en revenant du tribunal que je me suis rendue compte de sa présence. Assise dans mon vieux fauteuil aux motifs délavés, vêtue d'un jogging over size aussi difforme que confortable, charentaises aux pieds (elles sont à nouveau d'actualité, vive le vintage), mon regard se perd dans le mur en face, je suis si lasse. Soudain, un léger frôlement sur ma cheville gauche me ramène à la réalité, je me redresse vivement et je regarde à mes pieds ... rien. Cela doit être le stress, je suis de plus en plus nerveuse. Pour me changer les idées, je saisis la télécommande et j'allume l'écran. Dans un flux de paroles interminable, les présentateurs expliquent, dissèquent et commentent, à grand renfort de soi-disant spécialistes, les mauvaises nouvelles, comme d'habitude, à croire que le bonheur n'intéresse personne.

Pour une fois, cela m'indiffère complètement et les images défilent dans une abstraction totale à mes yeux. J'ai besoin d'un verre, je me lève et me dirige vers le frigo, j'attrape au passage le shaker et la bouteille de gin, je n'ai plus de citron, tant pis, du sirop de canne et un peu d'eau gazeuse feront l'affaire. Les glaçons tombent en cascades puis je secoue le tout vigoureusement, je verse le mélange dans un verre, mais, au moment de le porter à mes lèvres, je réalise soudain que le silence s'est abattu dans la pièce, la télé s'est éteinte... zut ! ....

Encore une de ces satanées pannes de réseau. Je me retourne en soupirant, mais à ce moment-là, mes doigts se paralysent et un léger frisson me parcourt. Devant moi, derrière le fauteuil, le rideau de la fenêtre oscille au rythme d'un métronome, ralentit doucement, puis s'arrête. D'abord abasourdie, je me précipite d'un bond mais les vitres et les volets sont fermés, comme je savais les avoir fermés ce matin avant de partir !

Bon sang ! Pas le moindre souffle, ni le moindre courant d'air ! Mes mains tremblent et j'ai envie de pleurer. Je perds la raison ! Cette affaire me perturbe au plus haut point, j'avale mon verre d'un trait, le liquide brûle en coulant dans ma gorge et me fait oublier quelques instants la situation dramatique dans laquelle je me trouve. Je réfléchis aux paroles de mon avocat, je suis persuadée qu'il me considère comme coupable, celui-là aussi, avec son air perché et sa petite moustache ridicule. De toute façon, je me méfie de tout le monde, j'ai entendu un médecin dire à mon sujet que je souffrais de troubles psychotiques, c'est n'importe quoi, mais cela me sera peut-être favorable au procès, alors j'ai rien dit.

C'est vrai qu'il y quelques années, j'ai eu une période difficile, mais c'était pas de ma faute ! Tiens, la télé est de nouveau allumée ! Stupéfaite, je vois soudain une ombre qui s'allonge devant l'écran, une ombre à la silhouette étrangement familière ! Je bondis à travers le salon, me cognant violemment à la table basse au passage et c'est là que je le découvre, tapi dans l'ombre, entre la télé et le canapé... c'est un chat ! Je distingue ses yeux énormes dans la pénombre et, dans ses pupilles noires dilatées, presque circulaires, danse un reflet de braise. Son pelage est noir et fauve. D'un bond souple, il se juche sur le haut du canapé, me regarde brièvement, les pupilles entourées d'un mince anneau mordoré, s'installe et se met à ronronner. Il me faut un autre verre ! Aussitôt resservie, je me laisse tomber dans le fauteuil, face à lui, les jambes coupées ! Le temps de reprendre mes esprits, je lève mon verre dans sa direction et j'éclate de rire. À ce qu'il paraît les chats ont neuf vies, quelle chance ... pour les humains je sais pas, en tous cas, la mienne, actuellement, est plutôt genre pourrie. Je n'ai aucune idée de la façon dont il est entré mais les chats sont très malins. Je me cale confortablement dans mon fauteuil et nous nous observons tous les deux.

Je le regarde droit dans les yeux et lui dis : Écoute, comme je sens que mon procès ne va pas tarder, je voudrais ton avis. Est-ce que tu ne penses pas que ce serait plus malin pour moi de plaider coupable ? Attention ? Crois pas que j'ai fait quoi que ce soit dans ce truc. Je suis innocente plus que jamais .Mais comme je sais que les juges, ils ont la tête tordue, je me dis que toi, peut-être, tu aurais une idée à me donner. Je veux pas dire par là que toi, t'as aussi le casque vrillé, c'est pas ça du tout, mais comme t'es malin, que tu calcules tes coups, je me disais que tu avais un avis.

Anne-Marie Ley

